

## COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



COLLECTIF DE DÉBRAYAGE, 2013, *On s'en câlisse. Histoire profane de la grève printemps 2012, Québec*. Lasalle, Genève, Sabotart, Entremonde, 288 p., bibliogr. (Éric Richard)

Cet ouvrage, signé par le Collectif de débrayage composé de plusieurs auteurs dont l'anonymat doit être nécessaire à la survivance du militantisme politique, est le récit et l'analyse de la grève étudiante du printemps 2012 ; récit et analyse d'un mouvement qui s'est inscrit pour un temps dans la vie quotidienne québécoise. Le titre tire son origine d'une phrase scandée par les manifestants dans les rues entre deux coups de casseroles pour dénoncer la loi 78 adoptée par le gouvernement Charest, dont l'un des articles encadrait et restreignait le droit de manifester : «La loi spéciale, on s'en câlisse !».

Outre l'introduction et la conclusion, l'ouvrage est divisé en 10 chapitres, baptisés «phases», qui dépeignent chronologiquement l'histoire du mouvement de grève. Les trois premières phases ne constituent pas des récits du mouvement, mais plutôt des chapitres introductifs : un premier sur l'histoire et la géographie du Québec, un second sur l'histoire du syndicalisme étudiant et sur le fonctionnement de l'ASSÉ (Association pour une solidarité syndicale étudiante) et un troisième sur les revendications étudiantes à l'origine du déclenchement de la grève. Ce chapitre met l'accent sur les questions de l'endettement et de la gouvernance par la dette.

L'écriture est d'une grande qualité, frôlant parfois la prose ou la poésie, mais le cadre du récit est parfois inégal. Certains passages présentent une analyse rigoureuse timidement soutenue sur le plan théorique, alors que d'autres relèvent parfois du pamphlet, de l'essai philosophique, de la critique politique ou du témoignage. Parfois, les positions du collectif (résolument révolutionnaires, favorables à l'insurrection) prennent le dessus sur l'analyse empirique des faits sociaux. Malgré tout, c'est ce qui fait la force et l'originalité de cet ouvrage lorsqu'on le compare à plusieurs autres titres publiés sur ces événements (dont les analyses ne sont, pour certains d'entre eux, pas plus rigoureuses).

Il ne fait aucun doute que les auteurs du Collectif de débrayage sont des militants dont plusieurs étaient aux premières loges des affrontements de la rue. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les récits sur l'«émeute» du Palais des Congrès de Montréal lors du Salon du Plan Nord (phase 4, p. 104-108), sur les «combats» de Victoriaville (phase 5, p. 130-134) ou sur l'opération «plaie d'Égypte» aux HEC-Montréal (phase 4, p. 91-93). Les auteurs sont bien informés sur les organisations syndicales et leurs états-majors, sur le fonctionnement des associations étudiantes et semblent très présents sur les réseaux sociaux. Cet aspect offre un récit *in situ* des événements ou, pour reprendre l'expression des auteurs, dans l'«œil de la tempête : là où «ça se passe»» (p. 11). Cette rencontre entre analyses et témoignages procure une richesse à l'ouvrage. Aussi, ces auteurs/militants, qui veulent «contribuer à l'effort de pensée révolutionnaire» (p. 15), offrent un ouvrage qui, à mon sens, dépasse l'analyse du conflit étudiant sur les seules questions de la défense de l'éducation ou des enjeux sur l'augmentation des frais de scolarité. Ils dépeignent des enjeux de fond soulevés par la grève : mise à nu d'un

État autoritaire, critique de l'arsenal répressif policier, assujettissement des citoyens à une gouvernance par la dette, pouvoir des médias sur l'opinion, place et importance de la spontanéité dans l'activisme politique, etc. D'ailleurs, le Collectif de débrayage n'a écrit cet ouvrage « que pour fournir les armes susceptibles de prolonger la fêlure ouverte par la grève » (p. 16). Il conclura que si « la grève est devenue un souvenir, une image qui hante les esprits, elle ne se décline pas pour autant au passé simple. Car elle est devenue un nouveau point de départ, une nouvelle origine, point focal d'une séquence imprévisible » (p. 278).

L'ouvrage est indispensable aux lecteurs intéressés par l'activisme politique, par le mouvement associatif étudiant, son organisation et ses clivages, par l'histoire politique du Québec. Il s'agit jusqu'à maintenant de l'un des seuls ouvrages offrant une analyse originale des événements du « printemps québécois ». Il aide à comprendre « ce qui a permis la grève et ce contre quoi elle a lutté » (p. 19). Il ne faut cependant pas y lire le portrait véritable de la grève, ni une analyse socioanthropologique. Par ces récits des événements vécus de l'intérieur, l'ouvrage peut constituer un matériel d'analyse très riche et intéressant.

*Éric Richard*

*Département des sciences humaines*

*Campus Notre-Dame-de-Foy, Saint-Augustin-de-Desmaures (Québec), Canada*